



25.000 km sur trois continents

## François Joseph Fuchs<sup>1</sup>

François Joseph Fuchs est né à Koetzingue (Haut-Rhin) le 7 février 1921. N'ayant pu passer son baccalauréat en juin 1940 à cause de l'occupation de l'Alsace par la *Wehrmacht*, il fut astreint à passer l'*Abitur* en juillet 1941. Par la suite, il trouva un emploi comme employé auxiliaire aux Archives de Strasbourg à partir de mars 1942. Lors d'une fête de village à proximité de la frontière suisse, début septembre 1942, il fut soupçonné de préparer son évasion avec un de ses camarades de Koetzingue et incarcéré à la prison de Mulhouse où il partagea la cellule avec un autre jeune Alsacien qui venait d'être condamné à mort.

<sup>1</sup> François Joseph Fuchs a déjà partiellement raconté son parcours dans *Au cœur du drame des Malgré-Nous. L'odyssée des 1500*, n° spécial de *Kocherschbari* n°43 bis, 2001, p. 41-47.

« Je me sentais dans un monde clos entouré de quatre murs. L'angoisse me hantait d'être envoyé pour six mois au camp de redressement de Schirmeck. Heureusement, ce sort me fut épargné suite à des interventions efficaces auprès de la *Kreisleitung* de Mulhouse.



*Aufforderung zur Musterung* - Convocation au Conseil de révision (recto-verso) datée du 19.9.1942. (Coll. F. J. Fuchs - photo N. Mengus)



## RAD à Doberschütz

Moins de 15 jours après ma sortie de prison, je fus convoqué à me présenter au Conseil de révision pour le *Reichsarbeitsdienst* (RAD). Trouvé apte au service, je fus embarqué avec d'autres jeunes Alsaciens à la gare de marchandises de Cronenbourg, le 22 octobre 1942, en direction de Doberschütz, petite bourgade non loin d'Eilenburg, près de Leipzig.

Pressée de nous enrôler dans la *Wehrmacht*, l'administration réduisit à trois mois le service dans le RAD au lieu de six mois. Suite à cette décision, je fus libéré du RAD le 30 décembre 1942. Pendant ces trois mois, les manèges de la bêche, sur un terrain d'exercices près du camp, alternaient avec des travaux de rangement dans des halls où était stocké du matériel de travail (outillages de serrurerie, de menuiserie, de maçonnerie) à Eilenburg, des cours d'idéologie nazie, des marches dans les environs - toujours accompagnées de chants et, surtout, d'exercices de se planquer dans les fossés bordant les routes ou les chemins forestiers pour apprendre à s'abriter en cas d'attaques d'avions et, sur-

tout, pour nous casser les pieds.

Après un retour de 15 jours à la vie civile, je reçus le 12 janvier 1943, à 17 heures, ma convocation pour la *Wehrmacht*: départ à la gare de Cronenbourg le lendemain à midi!

Destination: Reutlingen (Wurtemberg), *Panzergrenadier-Ausbildungsbataillon 215* stationné à l'Ypern-Kaserne. Après deux mois d'instruction, je fus transféré, le 11 mars 1943, à la *Fromman-Kaserne* à Ludwigsburg (Wurtemberg) au *3. Ersatz- und Ausbildungsbataillon 86* où l'instruction continua jusqu'au 4 juin, date à laquelle, après 15 jours de permission dite *Abstellungsurlaub*, je fus muté à Konstanz am

**Reichsarbeitsdienst-Entlassungsschein**

Der / Die *Arbeitsmann* *Josef Fuchs*  
 geboren am *7. 2. 1927* in *Kitzingen Ko. Kuhlhausen*  
 (Tag, Monat, Jahr) (Ort, Kreis, Staat)  
 war vom *10. 10. 1942* bis *28. Dez. 42* Angehöriger des Reichsarbeitsdienstes  
 Entlassungstag Angehöriger eines im Rahmen der Wehrmacht eingezogenen Einheits-  
 Er / Sie wurde am *28. Dez. 42* nach *Kitzingen Ko. Kuhlhausen, Hauptstr. 19*  
 (Tag, Monat, Jahr) (Ort, Kreis, Staat)  
 aus *Wiedereinstellung / (ausländisch\*) entlassen\*)*  
 (siehe Anweisung RAD/10)

Er / Sie hat am Entlassungstage erhalten \*)

- den Wehrpass / Reichsarbeitsdienstpass
- Zufahrtsgeld ausbezahlt bis einschl. *28. Dez. 42*
- Weisefeld bis einschl. \_\_\_\_\_  
in Höhe von *R.M.* \_\_\_\_\_ monatlich
- Verpflegungsgeld bis einschl. \_\_\_\_\_
- Naturverpflegung bzw. Lebensmittel (Urlauber) Karten bis einschl. *28. Dez. 42*
- Einheitsreise bis einschl. \_\_\_\_\_
- Kofferreise bis einschl. \_\_\_\_\_
- Wohngeld bis *28. Dez. 42* einschl. \_\_\_\_\_
- leibweise: Nachzahlung, bestehend aus \_\_\_\_\_
- Entlassungsgeld im Betrag von \_\_\_\_\_ *R.M.*

Überliefert:  
*Josef Fuchs*  
 Reichsarbeitsdienst  
 12/144  
 Oberstabsführer

*Doberschütz am 28. Dez. 1942*  
 (Stempel: Reichsarbeitsdienst, Doberschütz am 28. Dez. 1942)

\*) Tätigkeitsort  
 \*\*) nicht nur für den Reichsarbeitsdienst bei wehrlichen Jugend (siehe Anweisung RAD/10)

Certificat du RAD: *Reichsarbeitsdienst-Entlassungsschein* daté de Doberschütz le 28 décembre 1942. (Coll. F. J. Fuchs - photo N. Mengus)



A gauche: l'entrée du camp.

**REICH SARBEITSDIENST À DOBERSCHÜTZ,  
PRÈS D'EILENBURG (SAXE)  
DU 23 OCTOBRE  
AU 29 DECEMBRE 1942**



(Coll. F. J. Fuchs)



Bodensee, jolie ville à proximité de la frontière suisse. Ce fut un temps de repos, si l'on peut dire, avant le départ au front. C'est à Constance que mon frère aîné, Jérôme, vint me rendre visite avant sa propre incorporation dans la *Wehrmacht* au mois de juin 1943, après avoir déjà servi dans l'Armée française de 1935 à 1937 et de 1939 à 1940. Je ne pensais pas que ce serait la dernière fois qu'on se verrait, car il fut porté disparu sur le front russe à partir du 16 janvier 1945.

A Constance, on nous logea dans la *Cherisy-Kaserne* et on nous affecta au *Grenadier Ersatz Bataillon 195* (3<sup>e</sup> compagnie), puis au *Festungsbataillon 904*. C'est à Constance que se décida notre futur sort, influencé d'une manière décisive par notre camarade René Diemer, de Schiltigheim, secrétaire à la *Schreibstube* (secrétariat de la compagnie). René réussit, sur notre demande, le tour de force de constituer la section de mortiers (*Granatwerfergruppe*) uniquement avec des Alsaciens sous commandement d'un caporal-chef originaire d'Isny (Bade-Wurtemberg) et d'un sergent natif d'Appenweier, non loin de Kehl.

D'abord équipés pour partir sur le front russe, nous eûmes l'agréable surprise, le 2 juillet, d'apprendre qu'il y a eu contordre. Nos uniformes *Feldgrau* furent remplacés par des uniformes kaki de l'*Afrikakorps*. Notre joie fut immense, car nous savions désormais que nous irions vers le sud et pas vers l'est, que nous aurions donc à nous «battre» non contre les Russes, mais contre les Anglais et les Américains, nos alliés. En haut lieu de la *Wehrmacht*, on avait dû apprendre que le débarquement allié en Sicile était imminent et qu'il fallait venir en aide aux Italiens, incapables d'empêcher seuls un débarquement.

### Sur le front en Sicile

Le soir du 5 juillet, on commença l'embarquement dans un train composé de wagons de marchandises et le lendemain, de bonne heure, on quitta Constance via Radolfzell, Munich, Rosenheim, Innsbruck, col du Brenner, Bolzano, Padova, Firenze, Roma, Napoli et Palmi, ville du sud de l'Italie où nous apprenions, lors d'un arrêt du train, que les Alliés venaient de débarquer en Sicile, à Syracuse et à Trapani, le 10 juillet. Arrivés à Reggio di Calabria le 11 au soir, nous avons



Première page du *Soldbuch* de François Joseph Fuchs.

(Coll. F. J. Fuchs - photo N. Mengus)



Manœuvres d'hiver dans la *Wehrmacht* à Reutlingen (Wurtemberg) le 22 février 1943. En bas, François Joseph Fuchs (à qui on n'a pas pu trouver de casque à sa taille) et ses camarades Alsaciens de retour à la caserne (24 février 1943). (Coll. F. J. Fuchs)

<sup>1</sup> F. Lotz, *De la Wehrmacht aux Forces Françaises Libres. Récit de l'évasion d'un groupe d'Alsaciens de l'Armée allemande, Saisons d'Alsace n°39/40, 1971, p. 401-472.*

traversé le détroit de Messine le lendemain matin.

De ce long voyage à travers l'Italie, du nord jusqu'à l'extrême sud, nous n'avons naturellement pas vu grand chose, si ce n'est quelques beaux paysages et sites longés ou traversés par la ligne de chemin de fer. Je me souviens que celle-ci passa, à un moment donné, à proximité du lac de Trasimène où Hannibal remporta avec ses éléphants, en 217 avant J.-C., une victoire, restée célèbre, contre les Romains.

Dans la région de Sorrente, située au-dessus du Golfe de Naples, on jouissait de vues magnifiques sur la mer; on vit également les premières orangeries et oliveraies. Mais mes pensées étaient naturellement ailleurs. L'avenir me préoccupait: où serais-je dans une huitaine de jours?

La traversée du détroit de Messine, qui dura environ une demi-heure, se passa sans accroc, malgré deux avions alliés qui tournoyèrent quelques instants au-dessus de nous, à haute altitude, pour nous observer.

On monta notre camp de tentes dans une oliveraie au bord de la mer. Le temps était au beau fixe et tout aurait été bien s'il n'avait pas fallu pas se préparer au combat.

### Les Alsaciens s'évadent

Il est inutile que je revienne sur ces 48 heures avant notre désertion. Celle-ci a déjà été publiée par mon ami François Lotz<sup>2</sup>. Qu'il me suffise de dire que les Alliés lancèrent leur attaque, à l'aube du 15 juillet, à la hauteur de la rivière Simeto, au sud de Catania. J'avais ordre de tirer avec mon mortier sur 50 mètres. Mais j'ajustais mon tir sur 100 mètres pour ne pas risquer d'être blessé par des éclats de mes propres obus. Nos munitions épuisées, le lieutenant, qui se trouvait à quelques pas de moi, ordonna un changement de position pour lequel il fallait traverser un chemin rural. C'était pendant ce retrait vers l'arrière que je fus touché par une balle au genou. Désormais empêché de me déplacer seul, mes camarades alsaciens se chargèrent de moi. Ma blessure leur permit de prendre des distances d'avec le gros de la compagnie. On perdit peu à peu contact avec elle et le moment crucial était maintenant venu de



joindre les Alliés, ce qui prit quelques heures. Des heures décisives pendant lesquelles on joua avec la vie et la mort. La Providence - d'autres la nomment la chance - nous protégea. Notre camarade, Jean Zaegel, qui était allé en reconnaissance, tomba sur trois parachutistes britanniques dans le no man's land d'une oliveraie où l'on s'était réfugié. Nous étions sauvés. La guerre était finie pour nous, encore que les tirs de schrapnell au-dessus de nos têtes continuèrent du côté allié.

Arrivés avec nos trois parachutistes sur les berges du Simeto, il fallait essayer de trouver un gué permettant de le traverser. Mes camarades, Martin Mutschler et René Kress, aidés par un parachutiste, me chargèrent sur leurs épaules, s'enfoncèrent dans la boue jusqu'à la taille, mais réussirent courageusement à me déposer sur la rive d'en face.

### Séparé de ses camarades d'évasion

Arriva maintenant ce que j'appellerai le moment le plus dur : la séparation. En effet, mes camarades valides durent continuer le chemin à pied, tandis que je fus chargé sur

un camion où se trouvaient déjà d'autres blessés. Désormais, je serai le seul Alsacien prisonnier de guerre, d'abord des Anglais, ensuite des Américains, jusqu'à la mi-avril 1944, quand une quinzaine d'autres Alsaciens déserteurs me rejoignirent au camp d'Indianola, au Nebraska (Etats-Unis). Je ne reverrai mes camarades du «groupe mortiers» que fin 1945 à Strasbourg, tous sains et saufs. Dieu était désormais mon seul ami. Il calmait l'isolement dans lequel je me trouvais désormais. La prière me restait pour dialoguer avec lui.

### Vers la Tunisie

Avec de nombreux autres blessés, tous allemands, parmi lesquels je reconnus le lieutenant de la 3<sup>e</sup> compagnie qui avait une balle dans la joue gauche, je fus transporté dans une école, transformée en hôpital, à Lentini. Je fus opéré le 18 juillet, un dimanche. Dès



Les camarades d'évasion de François Joseph Fuchs en Sicile ont pu rejoindre l'Armée française du Levant à Beyrouth (Liban) dès le mois de décembre 1943, tandis que lui-même, à cause de sa blessure, a été dirigé vers un «*POW camp*» britannique en Tunisie. (Coll. F. J. Fuchs)



Field Medical Card du POW Fuchs (recto-verso) portant les dates des 15 et 17 juillet 1943. (Coll. F. J. Fuchs - photo N. Mengus)

le lendemain, jugé transportable, on m'embarqua à Augusta, au nord de Syracuse, allongé sur une civière, dans la cale d'un bateau, avec des centaines d'autres blessés allemands et italiens, vers une destination inconnue. En cours de route, le navire fit escale, semble-t-il, à l'île de Malte, dont je ne vis naturellement rien du tout. Si halte il y avait, elle ne dura pas longtemps car, le 20 juillet, on débarqua dans le port de Sousse, en Tunisie, après une traversée tranquille de la Méditerranée.

Pour une raison inconnue, peut-être suite à une erreur, on me transporta en ambulance, avec deux prisonniers allemands, dans un camp de tentes, situé à la périphérie de Sousse, où étaient soignés des blessés britanniques. On bénéficia de bons lits et de bons repas. Malheureusement, ne parlant pas l'anglais, je ne pouvais pas converser avec les infirmiers de service pour éventuellement prendre contact avec les autorités militaires françaises. C'est aussi pendant ce bref séjour à Sousse que je perdis non seulement la balle qui m'avait blessé au genou - que le chirurgien anglais d'Augusta m'avait remise pour

souvenir -, mais que j'oubliai aussi, le lendemain, ma gamelle - objet essentiel - au départ pour Tunis, ainsi que mon canif qui m'avait sans doute été subtilisé par un des infirmiers. Quoiqu'il en soit, le matin du 22 juillet 1943, je fus de nouveau chargé dans une ambulance à destination inconnue avec deux autres prisonniers de guerre. De la ville de Sousse, je ne me souviens que d'avoir aperçu un ensemble de ballons - en forme de dirigeables fixés à des cables - à environ 100 mètres au-dessus du port de la ville pour empêcher des attaques d'avions en rase-mottes.

Le voyage Sousse-Tunis en ambulance se fit par une journée très chaude. On s'arrêta deux ou trois fois en cours de route, entre autres à Hammamet, petite ville balnéaire sur la côte est de la Tunisie, dont j'entendrais souvent parler par la suite, pendant mon séjour à l'hôpital de campagne de Thibar. Les deux infirmiers qui assurèrent le transport nous approvisionnèrent, en cours de route, en eau et en raisins. Du beau paysage que nous traversâmes, je ne vis rien. Les ambulances n'étaient munies que de deux petites lucarnes de chaque côté et, allongés sur nos



civières, seuls les deux blessés d'en haut pouvaient éventuellement apercevoir quelque chose, de temps à autre, du beau et fertile paysage qu'on traversa.

Vers le soir, on arriva à Tunis. A notre arrivée, je pus lire sur l'entrée de l'immeuble: «Lycée Foch». On nous logea donc dans un bâtiment scolaire vide puisque c'était la période des vacances. En fait, nous n'allions passer que deux nuits à Tunis.

Le 25 juillet, nous repartimes, toujours en ambulance, pour Thibar où les Britanniques avaient installé, au printemps 1943, un hôpital de campagne pour prisonniers de guerre blessés de l'*Afrikakorps*, célèbre unité militaire de la *Wehrmacht* sous le commandement du général Rommel, contrainte à la capitulation le 13 mai 1943. Après exactement 10 jours de déplacements incessants entre le 15 et le 25 juillet 1943, je devins enfin sédentaire pour un peu plus de deux mois.

### Au camp de Thibar

Le camp de Thibar était situé à environ 130 km au sud-ouest de Tunis, non loin des

célèbres ruines romaines de Dougga, dans un paysage de terre grise et de poussière que le vent transformait souvent en nuages, au pied d'une colline sur laquelle se trouvait un scolasticat des Pères Blancs. Nous étions logés sous des tentes pouvant contenir chacune une quinzaine de prisonniers. Les lits étaient disposés sur deux rangées séparées par un couloir central où étaient installées deux tables bout à bout où ceux qui n'étaient plus grabataires parmi les blessés pouvaient prendre leurs repas, jouer aux cartes et aux échecs ou lire s'ils avaient eu l'occasion de se procurer de la lecture.

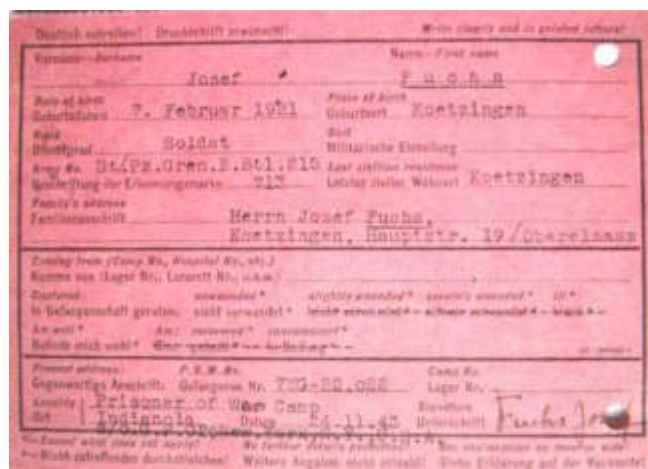
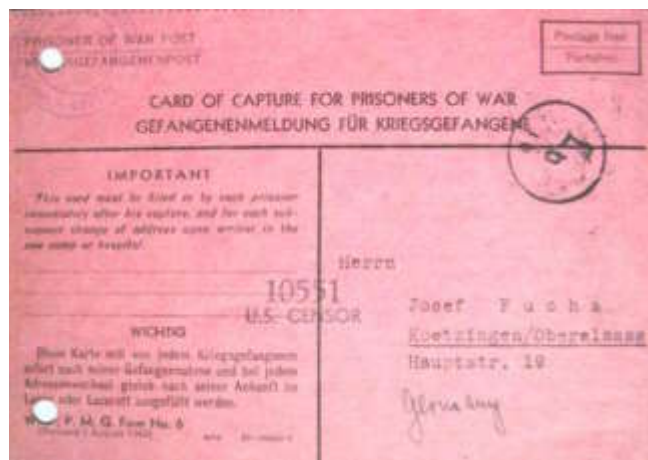
Le grand problème qui se posait pour moi, c'est que je n'avais plus ma gamelle restée à Sousse. Un coprisonnier, qui se révéla par la suite être un Berlinois, me procura une cuillère et une boîte de *corned beef* qui me servira désormais comme gamelle.



Extrait du journal de la 8<sup>e</sup> Armée britannique du 17 juillet 1943. Il y est fait mention de la capture d'un prisonnier allemand: «*A prisoner captured yesterday near the Simeto bridge from the 904 Fortress Battalion a formation which has been rushed across the Messina Straits*». *Festungsbataillon 904* était le nom qui avait été attribué à notre unité au moment du départ de Constance le 6 juillet 1943.

(Coll. F. J. Fuchs – photo N. Mengus)





«Card of capture for prisoners of war» (recto-verso). Carte envoyée par le POW Fuchs à ses parents. (Coll. F. J. Fuchs - photo N. Mengus)

A peine installé dans mon lit, l'infirmier de service me remit une carte préimprimée, de couleur rose, à remplir pour informer mes parents de ma situation. J'appris, après ma démobilisation en 1945, qu'ils reçurent cette carte au courant du mois d'août 1943, par l'intermédiaire de la Croix-Rouge, donc environ un mois après ma désertion.

### Une blessure qui ne guérit pas

Je dois dire que les coprisonniers s'occupèrent bien de moi pendant ma convalescence. Je me souviens que, lorsque je suis arrivé, tous ont sauté sur le nouveau venu que j'étais pour avoir des nouvelles des combats ou pour savoir si j'avais utilisé le nouveau MG 42.

Ma blessure tardait cependant à guérir, ce qui provoqua des soucis chez le *Stabsarzt* Stahl, de Nuremberg, jusqu'au jour où, lors d'un renouvellement du pansement, il découvrit au fond du trou creusé par la balle un petit bout du pantalon que le projectile avait entraîné au fond de la blessure et que le chirurgien anglais, qui m'avait opéré à Augusta (Sicile), n'avait pas vu ou avait

oublié d'enlever. Ce petit bout de drap, corps étranger que le *Stabsarzt* venait de retirer triomphalement, non sans accompagner son geste d'un sourire ironique à l'adresse du chirurgien anglais, avait empêché ma blessure de se refermer et de guérir. Par la suite, ma guérison et ma convalescence évoluèrent normalement. Vers la fin août, je pus de nouveau me promener dans le camp sans souffrir d'une séquelle quelconque.



Le Scolasticat Sainte-Croix et le domaine Saint-Joseph à Thibar, Tunisie. Le camp de prisonniers allemands (*Gefangenen Feldlazaret de l'Afrika Korps*) se trouvait approximativement à l'emplacement marqué d'un astérisque. (Carte postale envoyée à F. J. Fuchs en 1948 par son ami Emile Ziegler, un Père Blanc originaire de Bergholtz Zell - Coll. F. J. Fuchs)

L'été était très chaud. A l'exception d'une ou deux tempêtes de sable, de l'un ou l'autre orage et d'une invasion de sauterelles qui dévastèrent les vignes des alentours, le temps était toujours au beau fixe. La nourriture qu'on recevait était correcte, mais insuffisante. On passait les journées à jouer aux cartes, parfois aux échecs ou aux batailles de sous-marins, et on s'entretenait sur l'évolution de la guerre et sur la durée éventuelle de notre captivité. Chacun s'occupait comme il pouvait. L'un, sans doute un cordonnier de profession, fabriqua des espadrilles et des sandales avec des morceaux de vieux pneus qui traînaient dans le camp. Un autre, sculpteur de formation, cisela des figurines d'échecs et grava des décorations militaires dans des morceaux de planchettes de caisses ayant servi au transport de produits alimentaires. Son travail m'intrigua et m'incita à m'essayer également dans la sculpture avec un canif que j'avais acquis d'un coprisonnier de Graz (Autriche) - un grand fumeur - pour 30 cigarettes. Je ramassais une branche de figuier qui traînait dans le camp et me mis au travail. Je m'efforçai de sculpter un ouvre-lettre en forme de poignard. J'ai réussi à préserver ce

précieux souvenir à travers toutes les fouilles qui accompagnèrent mes pérégrinations ultérieures. Il m'arrivait aussi de rester allongé sur mon lit en pensant à mes parents et à mon frère qui se trouvait quelque part sur le front de l'est. En me promenant dans le camp, je regardais souvent en direction du scolasticat



Ouvre-lettre sculpté en captivité par François Joseph Fuchs avec un canif, la moitié d'une lame de rasoir et un morceau de verre de lunettes pour le polissage.  
(Coll. F. J. Fuchs – photo N. Mengus)



des Pères Blancs, situé sur les hauteurs à quelques kilomètres en pensant qu'il y avait sûrement là-haut un ou plusieurs Alsaciens qui y faisaient leurs études de théologie.

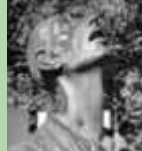
### Une conversation anodine?

Comme je l'ai signalé plus haut, tous les prisonniers étaient des anciens de l'*Afrikakorps*. J'étais le seul Alsacien parmi eux. Un jour, une conversation risqua de mal tourner. J'avais osé dire à un Bavarois, sans doute très patriote, que «Quelle que soit l'issue de la guerre, je serais du côté du vainqueur». J'ignorais totalement à qui j'avais à faire et lui ignorait mes origines alsaciennes et sans doute aussi que l'Alsace était une province française jusqu'en juin 1940. En tout cas, mon interlocuteur, interprétant mes paroles comme défaitistes et injurieuses, me donna aussitôt des giffles et des coups de pieds en me traitant de *Vaterlandsverräter* («traître à la patrie») et en me lançant d'autres grossièretés à la figure. Heureusement, d'autres prisonniers intervinrent et mirent fin à la dispute. Je compris, à partir de ce moment, qu'il valait mieux, pour moi, me taire sur mes origines alsaciennes, d'autant plus qu'aucun des

prisonniers demeurant sous la même tente n'avait la moindre notion de l'histoire d'Alsace; ils étaient originaires de la Bavière, de la Frise, du Wurtemberg, de l'Autriche, de Berlin et de la Rhénanie du nord.

### Remis aux Américains

Le 3 octobre 1943, les convalescents valides - de 100 à 200 hommes - furent mis en route vers Souk el Kemis, où se trouvait un camp de transit et la gare la plus proche de Thibar. En réalité, ce n'était pas un vrai camp: on n'avait ni tentes, ni baraques. On dormait sur un terrain vague entouré de barbelés, à la belle étoile, enveloppés dans nos couvertures. Dès le 5 octobre, on nous embarqua dans un train de marchandises pour une destination inconnue. Les uns avaient la chance de monter dans un wagon couvert, d'autres dans des wagons sans toit ou sur des wagons plateaux qui comprenaient chaque fois 30 hommes. On couchait sur la paille. En ce qui me concerne, je dormais dans un filet que j'avais récupéré à Thibar. C'était plus confortable que la paille, mais avait d'autres inconvénients que je n'ai pas besoin de préciser. Le train roula vers l'ouest. En cours de route,



on apprit qu'on allait être remis aux Américains. Le train s'arrêta fréquemment. Cela nous permit de dégourdir nos jambes et de faire nos besoins dans la nature.

A la gare de Souk-Ahras, située à proximité de la frontière algéro-tunisienne, j'aperçus, sur le quai d'en face, un petit groupe d'une dizaine de militaires français, les premiers depuis la débacle de juin 1940. J'étais tellement heureux que je me mis à entamer la conversation avec un zouave qui faisait les cent pas sur le quai: je lui demandai s'il y avait quelque part de l'eau potable et il m'indiqua un robinet. Mal m'en prit: je me vis aussitôt injurier par le sergent du groupe. Je ne pus m'empêcher de lui répondre: «Si vous ne nous aviez pas abandonnés en juin 40, je ne serais pas maintenant sur ce quai dans l'uniforme que je porte!». Le train s'appêtant à repartir, la sentinelle britannique mit fin à notre altercation et je n'avais aucun intérêt à révéler au grand jour, devant les prisonniers allemands, quels étaient mes sentiments.

Le convoi continua donc à rouler vers l'ouest. On traversa de beaux paysages et des

régions très fertiles: oliveraies et orangeraias alternaient avec des vignes et des champs qui venaient d'être moissonnés quelques semaines auparavant. Après Guelma, Sétif et Bouïra, on contourna Alger pour traverser la plaine de la Mitidja, parsemée de nombreuses fermes isolées dont j'allais connaître les colons un peu plus d'un an après, au retour des Etats-Unis. On s'arrêta parfois dans de gros bourgs comme Boufarik et Mouzaïa-ville. A la gare de Mostaganem, un cheminot originaire de Château-Salins, avec lequel je pus entamer la conversation lors d'un arrêt, me remit une miche de pain que je partageai avec des coprisonniers de mon wagon. Les rations alimentaires, qu'on recevait durant ce voyage d'une semaine, étaient un peu justes pour nos appétits.

### Sainte-Barbe au Tlélat

La nuit tombait lorsqu'on arriva, le 10 octobre 1943, au camp 131 de Sainte-Barbe du Tlélat au sud d'Oran. Il fallait parcourir plusieurs kilomètres à pied de la gare jusqu'au camp. On y arriva exténués. Il pleuvait. Avant de pouvoir s'allonger, il fallait monter nos tentes dans un terrain boueux. Ce camp



de transit, sous commandement américain, était immense: il abritait des milliers de prisonniers allemands et italiens. Immédiatement, l'idée me vint d'essayer de prendre contact, dans les jours suivants, avec des autorités militaires françaises, car je constatai que les sentinelles qui gardaient le camp étaient arabes. Mais il était dangereux de s'approcher des barbelés qui entouraient le camp. Pour prendre contact avec un officier français, il fallait préalablement passer par le secrétariat américain, donc passer par l'interprète allemand parce que je ne savais pas suffisamment l'anglais. Mais cette manière de faire - et je n'en voyais pas d'autre - pouvait être très dangereuse pour moi si, après avoir pris contact, on me renvoyait dans ma tente. Finalement, je renonçai.

### „*Omnia mea mecum fero*“

Pendant les quelques jours passés dans ce camp de Sainte-Barbe, le temps était pluvieux. On travailla à monter des tentes, à aménager des allées de circulation, à creuser des fossés. Or, on était vite fatigué vu que, depuis plusieurs mois, on n'avait plus touché à une bêche, une pioche ou une hache. Les

séances de vaccination auxquelles on nous soumit n'arrangeaient rien.

En prévision du grand voyage qui nous attendait, les Américains procédèrent à des fouilles en règle de nos tentes et se mirent à nous dépouiller de tous nos effets. Ce fut la première fouille à laquelle je fus soumis. J'ignore comment j'ai pu préserver mon joli ouvre-lettre que j'avais réussi à sculpter, avec tant de peine et d'amour, pendant mon séjour au camp de Thibar, ainsi que mon stylo, mon calepin et, surtout, ma montre de poche, souvenir de ma première communion. Il est vrai que, lorsque le militaire américain qui me fouillait prit la montre en main, elle se trouvait dans un boîtier en fer blanc usé, muni d'un couvercle en mica, qu'il n'ouvrit heureusement pas. Sans doute surpris par l'état vieillot, il me dit d'une voix dédaigneuse: „*Keep this old pocket watch*“ («Garde cette vieille montre de poche»). C'est ainsi que j'ai pu sauver ma montre! En revanche, il me prit mon canif, acheté quelques semaines auparavant à un prisonnier autrichien pour 30 cigarettes! Il me prit même ma cuillère. Il me semble, c'est du



moins ce qu'on racontait, qu'on aurait pu s'en servir pour faire des signaux en morse pendant la traversée de l'Atlantique! Bref, après ce délestage total, je n'avais plus rien hormis ce que je portais sur moi. Je pouvais désormais dire: „*Omnia mea mecum fero*“ («Je porte sur moi tout ce que je possède»).

Le 26 octobre 1943, on nous chargea par groupe de 50 hommes dans des camions à destination de Mers el Kebir, le port d'Oran. Arrivés au quai d'embarquement, où au moins un millier de prisonniers étaient déjà alignés, on nous distribua deux couvertures à chacun. Les soldats américains contrôlèrent encore une fois nos «cartes d'identité», attachées autour du cou, et sur lesquelles étaient écrits nos noms et prénoms suivis des lettres POW (*prisoner of war*).

J'ai appris, par la suite, que 150 000 prisonniers de l'*Afrikakorps* et de la *Wehrmacht*, qui combattaient en Sicile et en Italie, furent embarqués en 1943 à destination des Etats-Unis où 511 camps avaient été construits pour les héberger.

### Sur un *Liberty ship*

Les bateaux dans lesquels on nous embarqua étaient des *Liberty ships*, ainsi baptisés parce qu'ils servaient à reconquérir la liberté pour les peuples asservis par Hitler. Je crois savoir qu'ils avaient un tonnage moyen d'environ 10.000 tonnes. Ils servaient essentiellement à ravitailler l'Angleterre en vivres et en armes. En l'occurrence, ils étaient aussi utilisés pour le transport de prisonniers de guerre. On nous «logea» dans la cale d'un de ces *Liberty ships*; je pense qu'on était environ 500 hommes, peut-être plus. Je me trouvai à côté d'un Hambourgeois, chanteur professionnel.

Au moment de la distribution des rations de nourriture sur le pont, le soir du 26 octobre, un aumônier catholique, également POW, annonça très officiellement que notre destination était les Etats-Unis, que la traversée durerait environ trois semaines, qu'il n'aurait pas le droit de dire la messe pendant le voyage et qu'il donnerait, en conséquence, l'absolution générale et la communion à tous ceux qui parmi nous étaient catholiques croyants; ce qui fut fait dans les minutes qui suivirent.



Je n'ai pas besoin de dire que cette nouvelle me réjouissait quoiqu'elle m'apparaissait comme un plongeon dans l'inconnu. Qui, à 22 ans, n'a pas rêvé d'aller un jour en Amérique? Même dans des conditions de voyage peu enviables. Ce voyage sur un *Liberty ship* bien inconfortable marquera toute ma vie.

On ne prit cependant le large que le lendemain matin. Au fur et à mesure que nous sortions du port et qu'on s'éloignait d'Oran, nous nous rendions compte que, peu à peu, d'autres *Liberty ships* se joignaient au nôtre et qu'un convoi de nombreux bateaux était en train de se former. A la fin de cette première journée, une cinquantaine de navires s'apprêtait à nous accompagner. Ce nombre augmenta au cours de la première nuit passée en mer. Il faisait beau le lendemain matin et le spectacle était magnifique à voir. Vers le nord, la mer s'étendait à l'infini sous un ciel qui semblait s'attacher à elle.

### Une première traversée de l'Atlantique

Le convoi longea la côte africaine et on aperçut, au passage, Ceuta et Tanger, au sud, et les hauteurs escarpées du roc de Gibraltar, au

nord. Pour la traversée du détroit de Gibraltar, les bateaux se rangèrent à la queue leu leu. Arrivés dans l'Atlantique, ils reprirent leurs emplacements en quinconce. Les deux ou trois premiers jours, les oiseaux, essentiellement des mouettes, tourbillonnaient au-dessus des navires et taillaient de leurs ailes des coups de ciseaux dans la grisaille accompagnés de cris étranges qui se mélaient aux craquements des vaisseaux. Pendant toute la traversée, notre bateau se trouva à l'aile nord. Ce qui m'inquiéta beaucoup: je soupçonnais que cet emplacement était choisi exprès pour éventuellement servir de bouclier en cas d'une attaque de sous-marins allemands qui, logiquement, se seraient approchés du convoi par le nord. Heureusement, nous n'avions aucune alerte pendant tout le trajet. L'attaque d'un convoi comme le nôtre, qui comptait finalement 122 bateaux, était difficile, car escorté constamment de navires de guerre rapides qui surveillaient les abords proches et lointains. Pendant quelques jours, nous aperçûmes aussi un porte-avions. Tous les bateaux étaient puissamment armés de mitrailleuses lourdes et de canons (au moins une quinzaine



sur chaque bateau). De temps à autre, les Américains faisaient des exercices de tir.

Pendant cinq jours, nous avons essuyé une tempête avec des vagues bouillonnantes de 6 à 7 mètres de hauteur qui fouettaient la proue du bateau. C'était terrible! Toute la cargaison de ravitaillement, entassée dans la cale, tomba heureusement sans faire de blessés parmi les prisonniers, car nous n'avions pas le droit de monter sur le pont pendant la durée du mauvais temps. Pour faire nos besoins, nous n'avions qu'un seau qui était toujours occupé! Quand il était rempli, celui qui voulait s'en servir devait aller le vider dans la mer, ce qui n'était pas une mince affaire pendant la tempête.

En cours de route, nous croisions à deux reprises des convois, sans doute chargés de renforts, venant des Etats-Unis et se dirigeant vers l'Europe. C'était un spectacle très impressionnant.

La nourriture qu'on nous servit pendant toute la durée de la traversée - plus de trois semaines - était constituée uniquement de

conserves, à telle enseigne qu'à l'approche des côtes américaines, on nous donna ordre de jeter à la mer des caisses entières de boîtes de viande, de légumes et de desserts, car, à l'entrée du port américain, la cale du bateau devait être vide. Il va sans dire que le fait de manger constamment froid, sans possibilité de chauffer nos boîtes, provoqua chez certains des malaises. D'autres ennuis étaient provoqués par les poux. Les couvertures qu'on nous avait remises en embarquant à Mers el Kebir étaient sans doute infestées de ces parasites. Sur le pont, on s'amusait, à longueur de journées, à s'épouiller réciproquement.

### **Débarquement aux Etats-Unis**

Le voyage se termina le 16 novembre. A partir de la veille déjà, on nous avait interdit de monter sur le pont de sorte qu'on ne vit absolument rien des côtes américaines, ce que je trouvais très décevant. On apprit, avant de descendre à quai, que notre bateau était amarré dans le port de Norfolk-Newport-News, nom qui ne me disait rien. Mais, le fait de me savoir à présent en Amérique provoqua quand même une forte





émotion. Jamais, je n'aurais pensé que les événements de la guerre m'amèneraient un jour en Amérique, continent lointain, dont je ne connaissais que ce que j'avais eu l'occasion de lire dans les manuels de classe et dans les romans de Carl May.

Il y avait foule sur les quais. Je ne peux pas dire que l'accueil fut enthousiaste. Certains nous injurièrent et nous crachèrent dessus. D'autres nous reconnurent dans nos uniformes kakis comme étant d'anciens militaires du célèbre *Afrikakorps* de Rommel. La plupart d'entre eux étaient venus pour voir des Nazis en chair et en os.

La descente du bateau ressembla beaucoup au débarquement de moutons ou de vaches, car, arrivés à quai, il fallait suivre d'étroits couloirs, bordés de barrières métalliques, qui nous menèrent, à la queue leu leu, vers des guichets derrière lesquels de jeunes femmes, très fardées, enregistrèrent nos identités. C'est là que j'eus mon numéro de prisonnier 22022! Très facile à retenir. Les mêmes couloirs nous menèrent ensuite dans une salle où, après un déshabillage complet, des infir-

miers s'occupèrent de notre dépouillage pendant que nos vêtements étaient désinfectés dans une autre salle. En suivant toujours des passages bordés de barrières - pour qu'on ne puisse ni s'échapper, ni se tromper -, on arriva dans une immense salle de douches chaudes pour nous décrasser, ce qui était rudement nécessaire après quatre semaines! Après quoi, on toucha de nouveau nos vêtements désinfectés, un sac marin, deux bleus de travail neufs - des jeans -, deux paires de chaussettes, une paire de chaussures, une tenue de «sortie», un manteau de pluie, un manteau d'hiver, du savon, deux serviettes à main, une brosse à dents et un peigne.

Continuant de suivre les couloirs bordés de barrières métalliques avec notre sac marin, rempli d'effets neufs, on aboutit sur le quai d'une gare où nous attendait un train avec des wagons «Pullman», spacieux et confortables, et non des wagons de marchandises avec de la paille pour s'allonger sur le plancher. Je pense, sans en être sûr, qu'il s'agissait d'un train régulier auquel on avait accroché quelques wagons supplémentaires pour y faire monter les prisonniers.



## En train vers Indianola

Le train partit en fin d'après-midi pour une destination qui nous restait inconnue, même si on nous en avait communiqué le nom, car on ignorait la géographie des États-Unis. Aux deux sorties de chaque wagon était postée une sentinelle. A chaque sortie, il y avait un robinet à eau potable avec des gobelets en carton jetables.

A l'arrêt ou au passage de certaines gares, je me notai les noms pour, après l'arrivée à destination, voir sur une carte l'itinéraire parcouru. Malheureusement, écrits au crayon, beaucoup de noms n'étaient plus lisibles après la guerre. En voici quelques-uns que j'ai réussi à déchiffrer: Charleston, Covington, Richmond, Indianapolis, Saint-Louis, Omaha et Indianola où on débarqua après deux jours et trois nuits de voyage, le 19 novembre 1943.

Pendant tout le trajet, j'étais impressionné par les immenses parkings à voitures qu'on apercevait, de temps à autre, à travers les fenêtres des wagons et qu'on voit aussi chez nous depuis les années 60. J'étais également

frappé de voir que la majeure partie des maisons étaient construites en bois, que leurs fenêtres étaient munies de toiles métalliques pour se protéger des mouches et des moustiques, que notre train était tantôt tiré par des locomotives à vapeur, à diesel ou électriques, à une époque où ne roulaient chez nous que des locomotives à vapeur.

J'ai aussi gardé en mémoire la traversée des immenses ponts qui enjambaient le Mississippi à Saint-Louis et le Missouri à Kansas City.

Le 19 novembre 1943, nous arrivâmes à Indianola, commune du Nebraska. Les noms d'Indianola et de Nebraska sont d'origine indienne. Le Nebraska s'étend sur une grande plaine, découpée en coteaux par la rivière Platte. Il est limité à l'est par le fleuve Missouri qui constitue la frontière avec l'Iowa, au nord par le South Dakota, au sud par le Kansas et, à l'ouest, par le Colorado et le Wyoming. C'est aussi le pays des Indiens. Le climat est continental et sec. Les cultures dominantes sont le blé et le maïs. Les régions occidentales, que je n'ai pas eu l'occasion de



voir, sont plutôt une zone d'élevage extensif de bovins et d'ovins. Les superficies des exploitations sont énormes et dépassaient toutes les 200 et 300 hectares. Un grand fermier affirmait qu'en Nebraska on a l'air le plus pur, l'eau la plus claire, la nourriture la plus saine et les meilleures valeurs morales du pays (*La Croix* du 14.11.2000). Le camp où on nous logea était situé en dehors de la commune, à environ 1 km de la gare. Il avait été construit au courant de l'été 1943 pour recevoir environ 500 POW. Son administration dépendait de celui d'Atlanta.

Nous étions 50 prisonniers par baraque. Les lits métalliques étaient pourvus de matelas et de draps. Ils étaient confortables, propres et tout neufs. Dans une autre baraque, séparée, se trouvaient les sanitaires (WC, douches et lavabos). Enfin, une baraque servait de réfectoire.

### La récolte du maïs au Nebraska

Les premiers jours étaient durs. En effet, j'étais affecté à un commando qui devait décharger des wagons de charbon, destinés non seulement au chauffage du camp, mais

utilisé également à la consolidation de l'allée centrale du camp encore boueuse à notre arrivée! Or, depuis un an, je n'avais plus eu de pelle en main et n'avais plus été obligé de faire des travaux manuels pénibles. Je ressentais donc d'autant plus vite la fatigue que je me trouvais pratiquement en route depuis plusieurs semaines avec une nourriture toujours froide et souvent insuffisante. Heureusement, ces travaux étaient de courte durée. Après deux ou trois jours, je fus affecté à la cueillette du maïs chez des fermiers des environs qui venaient nous chercher au camp, chaque matin entre 7 et 8 heures - après un petit-déjeuner (*eggs and bacon*, pain de mie, café et jus de fruit) -, en camionnette, à raison de six à dix hommes par fermier, selon la nature des travaux et la taille de l'exploitation. On n'avait pas encore de faucheuse-batteuse comme aujourd'hui.

Nos déplacements chez les fermiers se limitèrent entre Benkelman à l'ouest et Arapahoe et Oxford à l'est le long de la Republican River. Les routes s'engageaient rectilignes entre deux haies de poteaux électriques et téléphoniques. Pas d'arbres, pas de buissons,



pas de touffes d'herbe sinon des touffes d'herbe épineuses que le vent et le blizzard en hiver entraînaient sur des kilomètres. Dans ces immensités surgissaient, de kilomètres en kilomètres, des fermes manifestement habitées par leurs exploitants.

La cueillette du maïs se faisait à la main. Arrivés en camionnette à pied d'œuvre, dans un champ de maïs qui pouvait avoir une superficie de quelques dizaines d'hectares, le fermier nous distribua des gants. Ce qui m'étonna fort. Mais, je constatais par la suite que tout le monde travaille avec des gants aux Etats-Unis. Dans le cas présent, il s'agissait de gants spéciaux. Le gant de la main droite était muni d'un petit crochet. On nous apprit à saisir l'épi de maïs de la main gauche et à arracher de la main droite, avec le crochet fixé au gant de cette main, les feuilles qui entouraient l'épi. On jetait ce dernier sur la remorque tirée par un tracteur, piloté d'ordinaire par un enfant, parfois par une femme. En Amérique, en 1943, on était déjà motorisé comme on le sera aussi, en Alsace, une quinzaine d'années après la guerre.

On travaillait ainsi entre 7 et 8 heures par jour, avec une heure de repos à midi pour manger le casse-croûte emporté le matin. Le fermier nous offrait d'ordinaire la boisson, c'est-à-dire de l'eau ou, plus généralement, de la bière ou du lait. Le soir, au retour au camp, on recevait une double ration de viande lors du souper. Ceux qui travaillaient touchaient 1 dollar par jour. Avec 1 dollar, on pouvait acheter à la cantine environ huit à neuf paquets de cigarettes, selon la marque, ou cinq canettes de bière ou du lait, déjà à l'époque emballé dans des récipients en carton et conservés dans des réfrigérateurs.

Le samedi après-midi et le dimanche, nous avions du temps libre. Nous en profitions pour faire notre lessive aux sanitaires; les draps de lit étaient envoyés à la buanderie.

Jusqu'aux environs du 15 avril 1944, j'étais toujours le seul Alsacien au camp. C'est vers cette date que j'appris qu'un nouveau groupe de prisonniers, en provenance d'Italie, était arrivé au camp voisin, séparé du mien uniquement par une clôture en fil de fer non barbelé. Parmi eux se trouvaient une quin-



François Joseph Fuchs participe à la récolte du maïs chez le farmer Chris Nordhausen (à droite) à Wauneta, Nebraska, en mai 1944. Chris Nordhausen est venu lui rendre visite à Strasbourg après la guerre. (Coll. F. J. Fuchs)



zaine d'Alsaciens (dont Jean Barth, de Hurligheim, Laurent Stumpf, de Geispolsheim, Eugène Seemann, d'Oberschaeffolsheim, Louis Zugmeyer, de Colmar). Ils avaient réussi à désertier au sud de Rome où les Américains avaient établi une tête de pont dans la région d'Anzio et de Nettuno. Fort de mon expérience, je leur dis de ne pas claironner qui ils étaient, ni ce qu'ils pensaient, car ils risquaient de se faire rouer de coups par les prisonniers allemands. Ce qui n'a pas raté : deux jours plus tard, l'un du groupe s'était fait casser une dent !

Désormais, on se donnait rendez-vous, après le souper, pour s'entretenir ensemble, à travers le grillage qui nous séparait, et pour échanger des nouvelles, car, en ce qui me concerne, j'étais toujours sans nouvelles de mes parents depuis la mi-juillet 1943 alors que ces derniers avaient régulièrement reçu les lettres que je leur avais envoyées de Thibar (Tunisie) et d'Indianola (Nebraska). Cela était dû sans doute à mes changements continus de camp entre le 15 juillet et la fin novembre 1943.

### En Caroline du Nord

Suite aux interventions répétées auprès des autorités du camp, notre groupe, une quinzaine d'Alsaciens, réussit à convaincre le commandant du camp que nous étions des incorporés de force de nationalité française. Certains membres du groupe avaient d'ailleurs des papiers d'identité français sur eux pour le prouver.

Si mes propres démarches et celles, notamment de Louis Zugmeyer et de Laurent Stumpf, n'aboutirent pas plus vite, je pense que c'était dû au fait que le président Roosevelt avait tardé à reconnaître le général de Gaulle comme le représentant de l'autorité légale en France. Pour Roosevelt, c'était toujours le maréchal Pétain qui était le représentant de l'Etat français, parce que légalement élu président depuis le mois de juin 1940.

Dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, alors que les troupes alliées étaient en train de créer une tête de pont en Normandie, on nous embarqua, à la gare de Mc Cook, dans un train régulier en direction de Chicago où on arriva vers 22 heures. Nous occupions un



wagon spécial et étions gardés comme des POW ordinaires. On passa par Atlanta, Holdredge, Hastings où on nous servit le déjeuner, Lincoln, Omaha où on traversa le Missouri. C'était des régions tantôt agricoles, tantôt industrielles. Parfois, on aperçut quelques gratte-ciel au loin et, partout, d'immenses parkings à voitures. À la tombée de la nuit, on atteignit la gare de Chicago où on nous enferma dans un local grillagé en attendant la correspondance du prochain train qui devait nous amener, le lendemain matin, à Cincinnati (Ohio), grand centre commercial et industriel. Sans doute pour des raisons de correspondance de trains, on nous emmena dans le foyer d'une caserne, ce qui nous permit de voir un peu la ville. Dans la soirée, on reprit le train. On passa par Lexington, Knoxville, Asheville, avant de traverser la chaîne des Apalaches. On roulait désormais vers l'est, en direction de Greensboro, pour arriver, le soir du 9 juin, au camp Butner à Durham, en Caroline du Nord. Avant d'aller au camp, on soupa en ville.

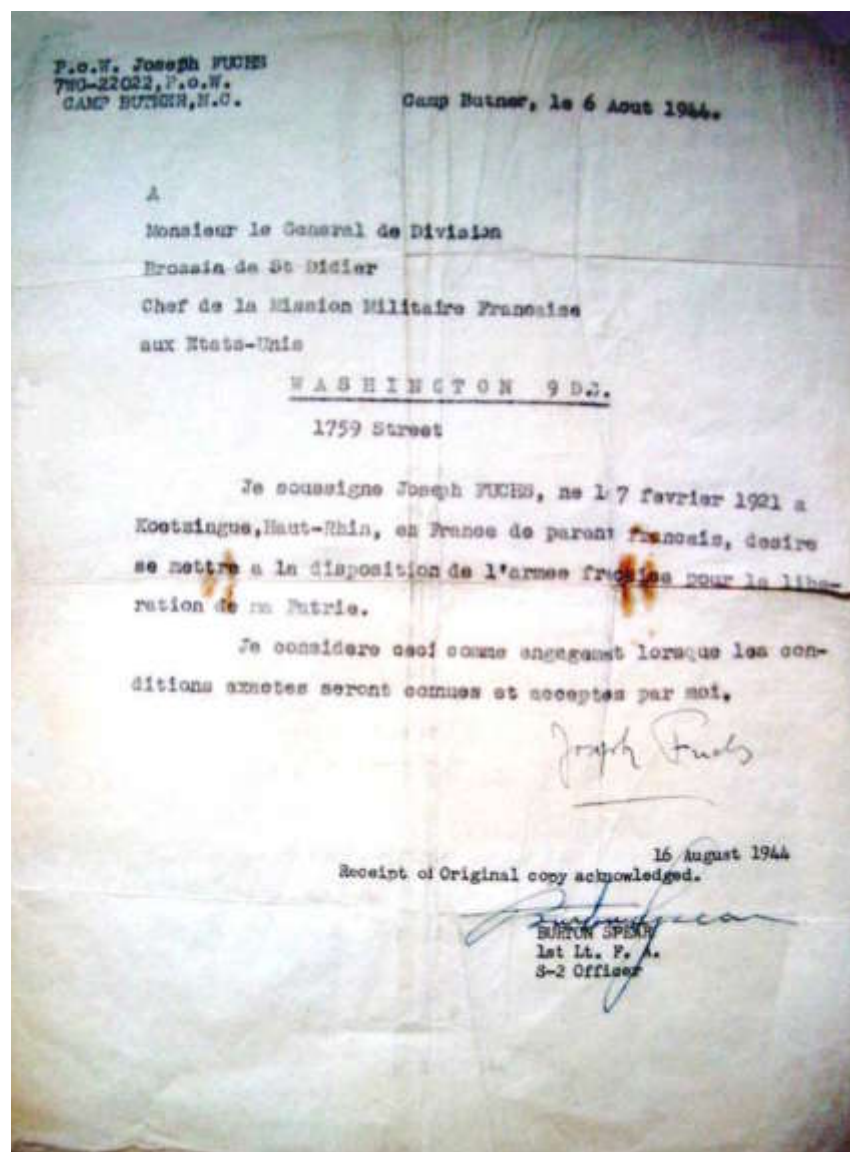
La Caroline du Nord est limitée à l'est par l'océan Atlantique, au nord par la Virginie, à

l'ouest par le Tennessee et la Georgie, au sud par la Caroline du Sud. La population noire y est très importante. Les ressources essentielles sont agricoles : coton, tabac, arachides, bétail et bois. Les textiles et la préparation du tabac sont les principales industries. Les villes les plus importantes sont Durham, Asheville, Charlotte et Raleigh dont le nom rappelle Sir Walter Raleigh qui créa l'industrie cotonnière dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

### Le camp Butner

Le camp Butner, près de Durham, était situé à proximité d'un immense camp militaire où forêts de pins, casernes, terrains d'exercices alternaient avec des halls de stockage d'effets militaires et d'immenses parkings d'engins militaires de tous genres.

Les installations de notre camp étaient aussi confortables que celles d'Indianola et on avait, en plus, une cantine bien mieux achalandée que celle d'Indianola. Le camp était déjà occupé par quelques Alsaciens-Lorrains provenant d'autres camps. Quoique appelé « anti-nazi camp », il était entouré de clôtures surmontées de barbelés et gardé par des sen-



Demande d'incorporation dans l'Armée française rédigée à Camp Butner le 6 août 1944. (Coll. F. J. Fuchs - photo N. Mengus)

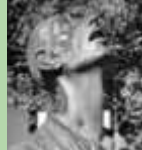
tinelles logées dans des miradors aux quatre coins. C'était l'été et le climat était moins continental que celui du Middle-West d'où nous venions.

Dès le lendemain de notre arrivée, on nous répartit en divers groupes de travail à l'intérieur du camp militaire. Les uns furent affectés dans des „services clubs“, d'autres dans des ateliers de réparation d'engins militaires (camions, jeeps), d'autres dans des buanderies, etc. Je fus affecté à un commando de dix hommes chargés de travailler dans un magasin d'habillement militaire (triage, mesurage et emballage d'uniformes à destination du Pacifique) distant de notre camp d'environ 5 km. Le transport, entre le camp de POW et le magasin d'habillement dit „warehouse“, se faisait naturellement en voiture. Le chauffeur était un militaire

noir. Au *warehouse*, on travailla avec des employé(e)s civil(e)s, la plupart également noirs. Les rapports étaient des plus cordiaux. Encore aujourd'hui, je suis en correspondance avec une des employées blanche qui doit avoir, à présent, près de 84 ans. Je pouvais cependant constater, dès les premiers jours, que les séquelles du racisme n'étaient pas encore éradiquées entre la population blanche et noire. Le *warehouse* était équipé de boissons non alcoolisées (café, lait, Coca-Cola, jus de fruits et eau) conservées dans des réfrigérateurs munis de gobelets en carton. Comme au Nebraska, nous étions payés 1 dollar la journée en tickets imprimés et numérotés qu'on pouvait utiliser uniquement à la cantine. Mais, il y avait moyen de se procurer facilement des dollars en vendant, par exemple, des cigarettes aux civils qu'on s'était procurées à la cantine avec nos tickets numérotés, car les cigarettes étaient rationnées pour les civils.

### Une rencontre inattendue

Les Américains dépistaient peu à peu, à partir de 1944, les Alsaciens, Mosellans, Luxembourgeois, Belges des territoires

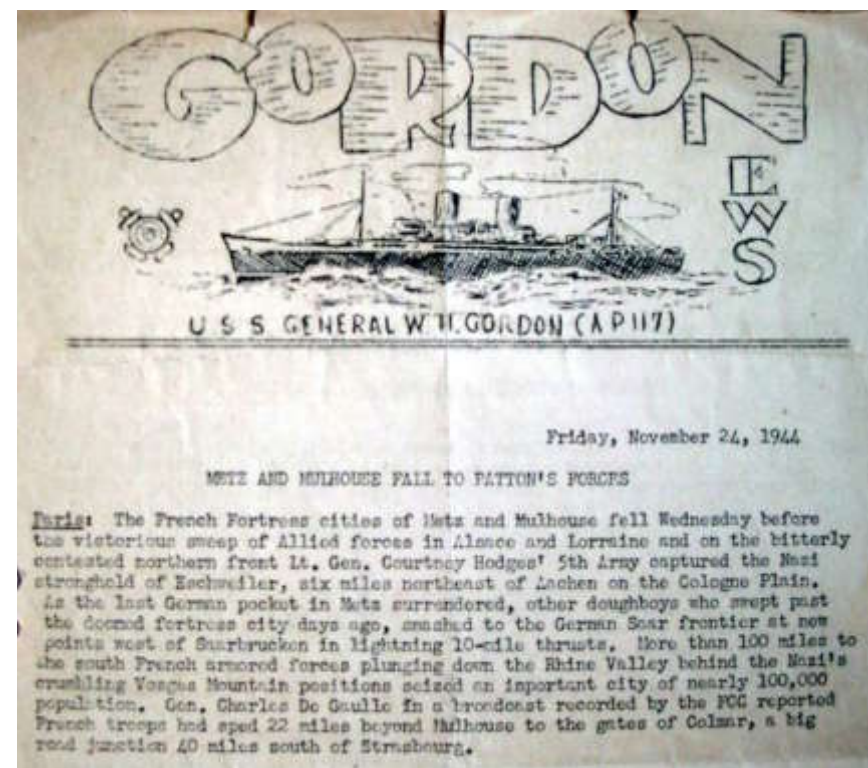


d'Eupen-Malmedy, tous surnommés *Beute-deutsche* (Allemands incorporés comme butin de guerre), dispersés dans les divers camps pour les réunir au Camp Butner devenu «anti-nazi camp». Le 15 août 1944, suite à des interventions répétées de certains d'entre nous, une délégation militaire française de Washington fut enfin autorisée à venir nous voir au camp. Nous passions individuellement devant elle pour signer une promesse d'engagement dans l'Armée française. Le 9 novembre, on nous distribua des uniformes militaires américains munis d'un écusson tricolore sur le bras gauche. On rejoignit, le même jour, le camp Patrick à Norfolk, centre de rassemblement et d'embarquement des troupes à destination de l'Europe. C'est là que je rencontrai, la veille de l'embarquement, un camarade de classe, René Christnacher de Kembs-Loeclé, en uniforme d'aviateur français, s'entretenant avec d'autres aviateurs d'origine française. Cette surprise extraordinaire de deux Sundgauviens se rencontrant aux Etats-Unis et la joie de se revoir, après quatre ans, fut naturellement immense (on ne s'était plus vu depuis la mi-juillet 1939). La soirée se passa

autour d'un verre de bière à se raconter ce que nous avions vécu chacun, entre juillet 1939 et ce début novembre 1944, lui en tant qu'évacué dans les Landes à partir du 1<sup>er</sup> septembre 1939, puis, en tant qu'engagé dans les troupes françaises au Maroc à partir de 1943, suivi d'un entraînement en Alabama (Etats-Unis) et, maintenant, embarquement pour l'Italie et le front, et moi, en tant qu'incorporé de force dans la *Wehrmacht* et comme POW en Afrique du Nord, puis aux Etats-Unis.

### Deuxième traversée de l'Atlantique

Nous embarquâmes ensemble, le lendemain dimanche 12 novembre, sur le transport de troupes General Gordon. Nous, Alsaciens et Lorrains, étions logés à la proue du bateau. La traversée de l'Atlantique dura



Extrait du journal de bord distribué sur le transport de troupes General W. H. Gordon en date du 24.11.1944. Il y est fait mention de la libération de Metz et de Mulhouse, mais pas encore de Strasbourg. (Coll. F. J. Fuchs - photo N. Mengus)





15 jours et se fit par un temps calme alors qu'un an auparavant elle avait duré plus de trois semaines et avait été accompagnée de cinq jours de tempête! Le 23 novembre, jour de la libération de Strasbourg, on traversa par beau temps le détroit de Gibraltar via Naples où on arriva le dimanche matin 26 novembre. Alors que les troupes américaines et françaises débarquèrent, nous étions consignés sur le bateau. Celui-ci quitta de nouveau Naples le 28 à destination d'Oran où on arriva deux jours après, mais sans la caisse qui contenait nos papiers, ramenée sans doute aux Etats-Unis ou perdue quelque part à Naples.

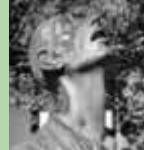
### Dans les FFL en Algérie

Du bref séjour à Oran, j'ai gardé plutôt un mauvais souvenir. Des gardes mobiles nous conduisirent en camion dans une caserne délabrée et sale, aux vitres brisées et sans lumière. Etant à présent libres, je couchais avec un de mes camarades - grâce aux dollars que nous avions - dans un hôtel proche qui se révélait finalement pas meilleur que la caserne. Le 1<sup>er</sup> décembre, on nous convoqua au 2<sup>e</sup> Bureau où on nous demanda dans quel-

le armée française on voulait servir. Surpris par cette question, je demandais: «Il y en a plusieurs?»

- Non, fut la réponse. Mais vous pouvez servir dans les troupes de Giraud ou de De Gaulle». Ne connaissant pas le premier, je choisis le second comme tous mes camarades. Je trouvais très agréable de nous laisser choisir l'arme dans laquelle nous voulions servir. Une dizaine d'entre-nous, dont moi-même (suivant en cela le conseil de mon ami René Christnacher), choisirent l'aviation. D'autres se décidèrent pour l'artillerie et la DCA (Défense contre avions), un petit nombre pour l'infanterie et les services de santé, etc.

Dans les jours qui suivirent, notre groupe se vit totalement démembler selon le choix fait par les uns et les autres. Ceux qui avaient choisi l'aviation furent affectés à la base de Blida. Mais celle-ci était occupée par l'aviation britannique. Arrivés en gare de Blida, le 5 décembre, vers 3 heures du matin, avec le train Oran-Alger, il nous fallut attendre jusqu'au matin pour savoir où nous allions être logés. Comme on ne trouva personne à la



gare, on réveilla l'officier de service au bureau du commandant de la place qui nous envoya à tous les diables. Personne n'était au courant de notre arrivée, ni de notre affectation.

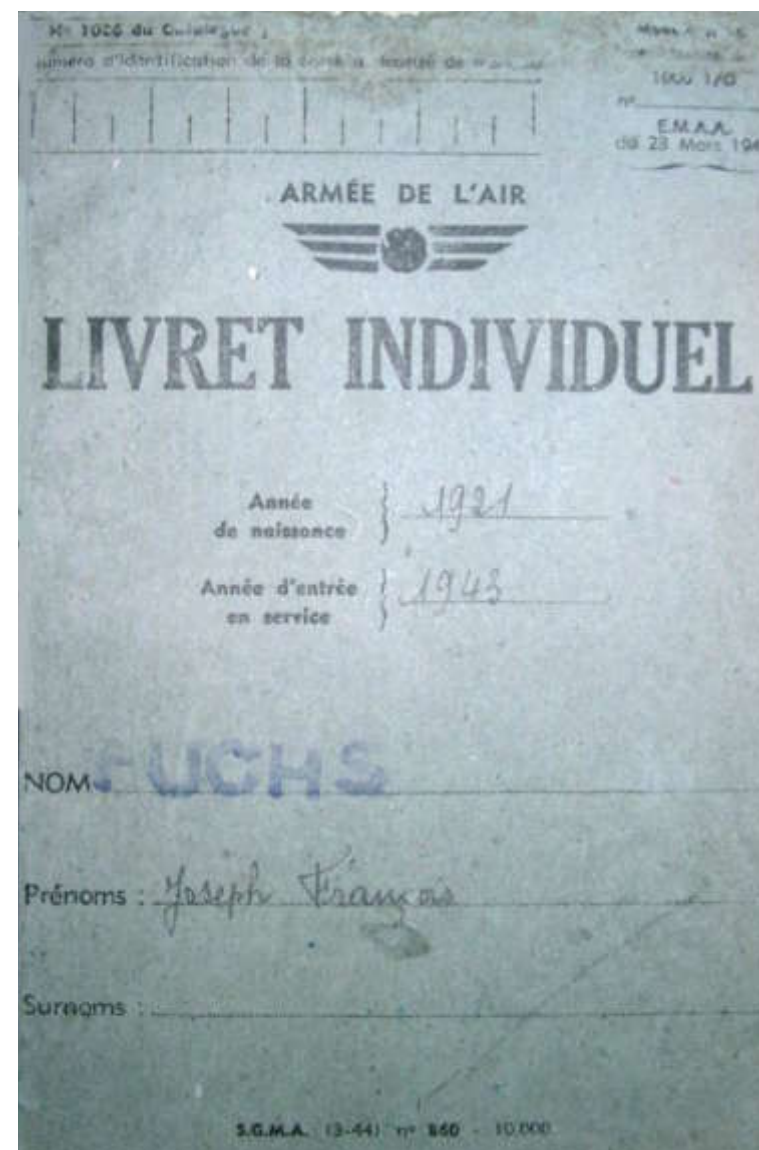
Dans les premiers jours, on nous logea dans un garage, réquisitionné semblait-il par l'Armée. On dormait sur des brancards en bois. Ce n'était pas très confortable, c'est le moins qu'on puisse dire. En attendant de savoir ce que l'on allait faire de nous, on traîna quelques jours en ville. Blida, important centre militaire, est situé à une cinquantaine de kilomètres au sud d'Alger, au pied de l'Atlas, en bordure de la plaine très fertile de la Mitidja. La ville est entourée d'oliveraies, d'orangeraiies, d'amanderaies et de vignobles. La base militaire proprement dite est située à quelques kilomètres de la ville; occupée par les Britanniques, nous n'aurons jamais l'occasion d'y mettre les pieds.

### Affecté au BID à Beni Mered

Après une huitaine de jours, on nous envoya, le 12 décembre, à Beni Mered, village situé à

environ 5 à 6 kilomètres au nord de Blida. On nous logea dans les bâtiments de deux fermes abandonnées, louées ou réquisitionnées (?) par l'Armée. Je n'ai jamais connu, ni essayé de savoir exactement la situation juridique des immeubles mis à notre disposition. Je pense qu'ils servaient à l'origine de caves aux colons français qui y étaient établis. Quoiqu'il en soit, c'est là que résidait le BID (Bataillon d'instruction divisionnaire) auquel nous étions désormais affectés en attendant la fin de la guerre!

Certains d'entre-nous se décidèrent à s'inscrire au peloton de sous-officiers qui dura trois mois. Ce fut mon cas, mais aussi celui d'Aloyse Wendling, originaire de Maisongoutte (Val de Villé), qui s'engagea par la suite, devint officier et prit sa retraite comme général! Une fois nommé caporal, puis caporal-chef, je fus affecté comme instructeur des pelotons successifs, organisés dans le cadre de la compagnie pour les appe-



Livret individuel délivré par l'Armée de l'Air à François Joseph Fuchs. (Coll. F. J. Fuchs - photo N. Mengus)



lés du contingent venant faire leurs classes à Blida. Nous étions pauvres en armement. L'instruction se faisait avec des fusils Lebel et une mitrailleuse Hotchkiss. Le pas de tir était installé aux abords d'un village voisin, nommé Dalmatie, où se trouvait une carrière abandonnée.

Pendant que je me trouvais ainsi à Beni Mered, les troupes de la 1<sup>ère</sup> Armée française étaient en train de libérer le sud de l'Alsace. Je ne pouvais donc plus correspondre avec mes parents. Par hasard, je fis la connaissance d'un colon français, propriétaire d'une importante exploitation agricole à proximité de notre cantonnement, dont le fils se trouvait alors dans la 1<sup>ère</sup> Armée française. Je profitai de son secteur postal en attendant que la poste fut rétablie vers la fin mars 1945.

L'annonce de la signature d'un armistice, le 8 mai 1945, qui mit fin à la guerre, aurait sans doute passé inaperçue dans notre cantonnement de Beni Mered, si elle n'avait été accompagnée de troubles qui éclatèrent à Sétif ce jour-là auxquels, heureusement, nous ne fûmes pas mêlés.

### Instructeur à Chréa

Fin mai 1945, la section dans laquelle j'assurais l'instruction fut mutée à Mouzaïaville, située à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Blida. Cette ville possédait des casernes et un petit aérodrome. Heureusement, je n'y restai pas longtemps, car les chambres étaient infestées de punaises! Je fus désigné pour accompagner l'adjudant Ramon à Chréa, centre touristique situé au-dessus de Blida, à environ 1500 mètres d'altitude, où on installa un camp de tentes pour y loger les élèves des pelotons successifs. Je pense, sans en être sûr, que ce transfert à Chréa était motivé aussi pour assurer la sécurité des Français d'Alger et des environs qui venaient passer leurs vacances d'été en montagne.

Pendant notre séjour à Chréa, on eut droit à la visite du général Weiss, commandant de la 5<sup>e</sup> Région militaire. C'est à Chréa que j'appris, le 6 août 1945, le lancement de la première bombe atomique par les Américains. C'est aussi à partir de Chréa que je fis, le 1<sup>er</sup> août, une de mes plus longues et plus difficiles marches à pied: Chréa - La Chiffa et retour, par une journée très chaude. Partis



vers 3 heures du matin, nous arrivâmes à La Chiffa vers 10 heures du matin. Cette localité est joliment située dans le sud de la plaine de la Mitidja, au débouché des gorges de La Chiffa qui ouvrent un passage à la route d'Alger à Médéa. A peine avions-nous déposé nos fusils, une harde de singes envahit la cour de l'auberge où nous avons fait halte. L'un d'eux se mit aussitôt à fouiller une de nos musettes, emporta un paquet de 15 cartouches et se sauva dans la forêt toute proche. Impossible de le rattraper! L'après-midi, par une chaleur toride, il fallut remonter à Chréa où on arriva, totalement exténués, vers 21 heures.

### Démobilisé

Vers la mi-septembre, j'appris que les Alsaciens dans les Forces Françaises Libres pouvaient se faire démobiliser. J'ai donc commencé à entreprendre les démarches après notre retour de Chréa à Mouzaïville, au grand dam de notre adjudant qui pensait que j'allais m'engager, comme plusieurs autres Alsaciens - entre autres mes camarades Wendling, déjà nommé, Scharff, de Metz, Dersé, de Mimversheim, Alphonse Pflimlin,

de Mulhouse, et plusieurs autres.

Le 30 septembre, j'embarquais à Alger, chargé de deux lourds sacs marins, avec quelques autres Alsaciens, sur le «Sidi-Aïssa» à destination de Marseille où notre arrivée a eu lieu le 2 octobre. J'ai dû me défendre âprement au passage de la douane dont un membre, un peu trop zélé, voulait me confisquer un certain nombre d'effets et les cigarettes d'origine américaine. Je lui expliquai que j'avais passé une année aux Etats-Unis, comme prisonnier de guerre, où j'avais dû travailler durement pour acquérir tout ce qu'il avait l'intention de me confisquer. Finalement, il se laissa amadouer et me laissa passer.

### De Marseille à Koetzingue

Je pris le premier train en partance pour Strasbourg avec un ordre de mission pour Nancy. Les wagons étaient délabrés et sans vitres. Je me souviens qu'à Lyon, je quittai mon short pour m'habiller plus chaudement, car la nuit était tombée et la température n'était plus celle d'Algérie à laquelle j'étais habitué.

### DANS LES FFL A CHREA

été 1945



Peloton des élèves gradés classe 1925. La devise: «S'instruire pour mieux servir - Faire face».



Quelques élèves gradés et leur armement : des fusils Lebel et une mitrailleuse Hotchkiss modèle 1914. (Coll. F. J. Fuchs)



Diplôme de membre des FFL attribué à François Joseph Fuchs.  
(Coll. F. J. Fuchs - photo N. Mengus)

Au lieu de changer de train en cours de route pour aller à Nancy pour me faire démobilier, je décidai de rouler jusqu'à Mulhouse pour rentrer d'abord à Koetzingue saluer mes parents. On arriva à Mulhouse vers 7 heures du matin. Je changeai de train et pris un train omnibus jusqu'à Sierentz où je remis mes deux sacs marins à un employé de la gare qui me connaissait. Je

partis à pied en direction de Koetzingue, distant de 6km. En cours de route, à la hauteur Uffheim, un camion, qui roulait dans la même direction, s'arrêta et me prit à bord. Curieusement, c'était le même chauffeur de la même entreprise qui, en octobre 1942, trois ans auparavant, m'avait emmené à Sierentz, lorsque je partis pour le RAD!

Arrivé à Koetzingue, où ma sœur tenait un petit restaurant, je trouvais la porte close alors que c'était un mardi. Je voulais inviter

le chauffeur à boire un verre de vin ou un café. Je le priais donc de continuer la route jusqu'à la maison paternelle. Là, également, les portes étaient fermées et le chien aboya en me voyant. Subitement, je vis un étranger sortir de la grange qui me dit en allemand: „Sie sind in der Kirche. Es ist Patronsfest“ («Ils sont à l'église. C'est la fête patronale»). C'était un prisonnier de guerre allemand! Il me vint alors à l'esprit que c'était effectivement le 3 octobre qu'on fêtait chaque année la saint Léger, patron de notre paroisse. Je priai donc le chauffeur de continuer sa route et de s'arrêter au retour, ce qu'il fit. Quant à moi, je me rendis à l'église toute proche. J'y entrais au moment du sermon. Toutes les têtes se retournèrent. J'aperçus mon père qui se leva pour venir vers moi pour me prendre dans ses bras. Personne ne s'attendait à mon retour. Le prédicateur, qui m'avait reconnu, interrompit brièvement son sermon pour me saluer. Je décidai de rester à l'église et d'assister à la suite de l'office.

Ici se termine mon odyssee de trois ans pendant laquelle j'ai parcouru environ 25.000km sur trois continents.



## Epilogue

Ce récit n'est pas le résultat de carnets de voyage, mais d'intenses souvenirs qui n'ont jamais cessé de hanter mon esprit. J'ai traversé quatre fois la Méditerranée (Sicile-Tunisie, Gibraltar-Naples, Naples-Oran, Alger-Marseille) et franchi en aller-retour l'océan Atlantique. J'ai vu beaucoup de pays (Italie, Sicile, Tunisie, Algérie, Etats-Unis), fait la connaissance de beaucoup de monde, enduré des souffrances, mais nettement moins que la plupart des autres incorporés de force. Pour moi et mes neuf camarades de désertion, la vie n'était pratiquement en jeu que pendant 24 heures. Ma blessure au genou s'était révélée plutôt comme une chance, de même que le fait que notre «section mortiers» n'était composée que d'Alsaciens, grâce à l'habileté de notre camarade René Diemer, secrétaire de la compagnie.

Je n'ai jamais été maltraité pendant ma captivité. Je n'ai jamais souffert, à proprement parler, de la faim, même si, en Tunisie, les rations auraient pu être plus substantielles. Dans les FFL, en Algérie, j'avais une occupation qui me plaisait. Malheureusement, faute

de moyens de transport, je ne pouvais pas profiter de mes permissions de sortie pour visiter le sud de l'Algérie. Du moins ai-je pu visiter les célèbres ruines romaines de Tipaza et de Cherchell. J'ai aussi pu me rendre compte que c'était un pays très riche puisque tout y poussait et y prospérait (vignes, céréales, agrumes).

Le séjour d'un an aux Etats-Unis a été pour moi une révélation à tous les points de vue. En premier lieu, j'ai été frappé par la prodigieuse avance technique de ce pays. En Nebraska, le facteur distribuait les lettres en voiture; les cantonniers, chargés de l'entretien des routes et des chemins vicinaux, disposaient de machines pelleteuses et niveleuses; sur les chantiers de construction, on utilisait des bétonneuses fonctionnant à l'électricité; les militaires qui nous gardaient utilisaient des rasoirs électriques; les fermiers avaient le chauffage au mazout, des tracteurs et des remorques pour cultiver les superficies énormes des terres d'un seul tenant (alors que nos champs en Alsace ne dépassaient que rarement un demi hectare). Pour leurs déplacements, les fermiers dispo-



saient d'une ou plusieurs automobiles et camionnettes.

En Caroline du Nord, j'ai pu constater que la société américaine était fortement urbanisée, que la population était d'origine très diverse (irlandaise, polonaise, germanique et, naturellement, africaine) et n'avait, par conséquent rien d'homogène, tout en affichant un grand civisme et un fort patriotisme, que le racisme existait encore, que la promotion de la population Noire était très faible ou inexistente, qu'en matière de couverture sociale il restait beaucoup à faire, aussi bien pour les Blancs que pour les Noirs. En revanche, la population de la classe moyenne, que j'avais l'occasion de fréquenter, était très consommatrice, profitant largement de produits qui, chez nous, à l'époque, étaient encore réservés à l'élite riche, par exemple: automobiles, voyages, études secondaires ou universitaires. Le revenu moyen par individu était nettement supérieur au nôtre.

Les bureaux des administrations étaient climatisés et éclairés au néon et les employés disposaient, déjà, de machines à calculer et

de réfrigérateurs pour conserver les boissons fraîches (jus de fruits et bières).

La vie dans les camps américains, aussi bien en Algérie qu'aux États-Unis, était confortable. Nous disposions, à l'intérieur du camp, d'un terrain de sport et d'une cantine. L'administration se conformait aux règles de la Convention de Genève qui prévoyait, entre autres, que les POW devaient être nourris comme les militaires. Notre cuisine au camp était même équipée d'un lave-vaisselle!

Toute cette technologie n'existait pas encore chez nous en 1943; elle ne commença à être introduite que progressivement une dizaine d'années après la guerre».

## LES DIFFERENTS UNIFORMES PORTES PAR FRANCOIS JOSEPH FUCHS ENTRE 1942 ET 1945

Véritable caméléon, François Joseph Fuchs a porté, à chaque grande étape de son parcours d'incorporé de force, un uniforme différent (Coll. F. J. Fuchs).



1. Uniforme du RAD (Doberschütz, octobre-décembre 1942).
2. Uniforme *Feldgrau* de la *Wehrmacht* (Ludwigsburg, mai 1943).
3. Uniforme de l'*Afrika Korps* avant d'être envoyé en Sicile (Constance, juillet 1943).  
Sur ces trois photographies, on peut remarquer que l'Armée allemande n'a pas réussi à lui fournir un calot ou une casquette adaptée à sa taille.
4. Uniforme de POW (Camp Butner, Caroline du Nord, Etats-Unis, août 1944).
5. Uniforme porté dans l'Armée française (Chrèa, près de Blida, été 1945). La casquette, prêtée par un camarade, est française. La chemise, la veste, le pantalon et les chaussures sont américains.